

La Chanson de la Croisade albigeoise

*Chanson de geste « engagée »
et précieux témoignage historique,
ce fut l'épopée nationale d'une Occitanie martyrisée*

*E venc tot dreit la peira lai on era mestiers
E feric si lo comte sobre l'elm qu'es d'acers,
Que'ls olhs e las cervelas e'ls caichals estremiers
E'l front et las maichelas li partic a cartiers.
E'l coms cazec en terra mortz e sagnens e niers...*

Et la pierre arriva tout droit où il fallait,
Si bien frappa le comte à son heaume d'acier
Que les yeux, la cervelle, avec les dents du fond,
Le front et la mâchoire elle fit éclater.
A terre il tomba mort, livide, ensanglanté [...]
Quand Toulouse l'apprit grâce à un messager,
L'allégresse fut telle à travers la cité
Qu'on courut aux églises y allumer des cierges,
En criant « Joie ! Dieu miséricordieux !
Paratge resplendit et triomphe à jamais !
Homicide et cruel, le comte sanguinaire
Est mort sans sacrement, ce n'est là que justice ! »
Alors trompes et cors, cloches et carillons,
Tambours, timbales et clairons
Sonnèrent à grands coups et à toute volée,
Toute la ville en retentit...

*

Sans doute est-ce là l'un des plus célèbres passages de la *Canso de la crosada*, la « Chanson de la croisade albigeoise », dont toute traduction française a quelque peine à rendre le rythme bondissant et les flamboyantes couleurs. En contant ainsi la mort de Simon de Montfort, le 25 juin 1218, devant les remparts de Toulouse insurgée que les chevaliers croisés venus du Nord assiégeaient en vain depuis dix mois, un inconnu a témoigné de ce qu'il a vu.

Nul ne sait, en effet, le nom de ce poète, qui a bâti, en près de 7 000 vers, l'un des plus vastes, des plus beaux, et surtout des plus précieux monuments de toute la littérature occitane : une chanson de geste, un vaste poème épique retentissant avec un immense talent de tous les bruits et de toutes les fureurs de la guerre ; mais ce poème est aussi un irremplaçable témoignage, celui d'un homme directement mêlé aux événements qu'il relate, et dont le rang social fit même un observateur privilégié ; exemple extrêmement rare d'une chanson de geste qui a donc valeur de chronique historique.

Deux auteurs pour un poème...

En fait, ils furent deux poètes, et non point un seul, à écrire la *Canso*, ce qui posa bien des problèmes aux historiens qui la découvrirent et l'étudièrent.

Il faut se reporter en 1837. Cette année-là, un professeur à la Sorbonne, Claude Fauriel, publie

le manuscrit portant le numéro 25425 de la Bibliothèque nationale : 120 feuillets de vélin, recto verso, couverts d'une belle écriture en lettres gothiques, aux initiales peintes et ornées, alternativement, en rouge et en bleu. Mais les treize dessins à la plume que contient le manuscrit n'ont pas été mis en couleurs, nul ne sait pourquoi.

Les savants ont daté ce manuscrit des environs de 1275. Ils ont retrouvé sa trace en 1337, parmi les biens d'un Quercynois. On sait aussi qu'après avoir appartenu à Mazarin, il avait été acheté par un conseiller de Louis XV, un grand collectionneur, Pierre-Paul Bombarde de Beaulieu, puis s'était retrouvé dans la bibliothèque du duc de La Vallière. À la mort de celui-ci, en 1780, il avait été acquis pour la Bibliothèque du Roi, d'où il était passé, naturellement, à la Bibliothèque nationale. Bref, un simple objet de collection, dont le contenu, apparemment, n'avait pas beaucoup excité la curiosité. Or c'était un très long poème : près de 10 000 alexandrins. Et il était écrit en occitan.

Dès qu'il fut publié, son intérêt sauta immédiatement aux yeux : il racontait, parfois avec force détails, la croisade albigeoise, qu'on ne connaissait jusqu'alors que par deux chroniques latines du XIII^e siècle et un texte en prose médiocrement écrit en langage toulousain du XV^e. Et c'est avec stupéfaction qu'on s'aperçut que ce mauvais texte en prose n'était autre chose que le résumé maladroit du magnifique poème qu'on venait de publier, et que ce poème était, lui, contemporain des faits qu'il évoquait. Brusquement, les sources historiques de la croisade albigeoise venaient de s'enrichir d'un document précieux entre tous, car il allait apporter un éclairage nouveau sur les événements qui avaient si profondément bouleversé le XIII^e siècle occitan.

Deux éclairages, en vérité.

On comprit très vite, en effet, que les 9 560 vers de la *Canso* n'étaient pas dus à un auteur unique. Pour des raisons de forme d'abord. Moins de 3 000 vers, constituant les 130 premiers couplets ou *laisses*, mettaient en œuvre, en effet, une technique de versification avec laquelle rompaient les quelque 6 800 vers restant, répartis en *laisse*s beaucoup plus longues. Les deux ensembles présentent aussi de sensibles différences de langue ; celle de la première partie est une langue d'oc sensiblement francisée, celle de la seconde est un occitan beaucoup plus pur. Mais il y a, surtout, des différences de fond : l'auteur de la seconde partie est un poète infiniment plus talentueux que celui de la première ; son style est plus vigoureux et plus imagé ; ses descriptions sont plus riches, plus pittoresques et plus vivantes ; de plus, il adopte une attitude ouvertement engagée contre la croisade, là où son prédécesseur témoignait d'une prudence quelque peu timorée.

Guillaume de Tudèle : un Navarrais à Montauban

L'auteur de la première partie est connu, pour la bonne raison qu'il se nomme lui-même au début du poème. Il s'appelle Guillaume, il a été élevé à Tudèle en Navarre. Comme il se pare du titre de « maître » et qu'il se dit clerc, on en déduit qu'il a fait des études supérieures, avec une bonne formation littéraire : au fil de son œuvre, il citera *Raoul de Cambrai*, la *Chanson de Roland*, le *Roman de Troie*, et il avoue que pour sa *Canso* il a pris modèle sur une autre chanson de geste écrite en provençal, la *Chanson d'Antioche*. En 1200, il assiste aux fêtes du mariage du comte de Toulouse Raymond VI avec la princesse Éléonore d'Aragon. Vers la même époque, il s'installe à Montauban – mais il ne nous dit pas pourquoi. En 1209, la croisade fait irruption. Un jour, sans doute en 1211, Guillaume se replie à Bruniquel, sur l'Aveyron, auprès de Baudouin de Toulouse.

Baudouin, c'est le frère cadet de Raymond VI. Les deux hommes ne s'aiment pas. Baudouin s'est toujours estimé lésé par le maigre apanage qu'il avait reçu à la mort de leur père. Que son frère lui ait donné Bruniquel n'a pas apaisé ses rancœurs. Il veut profiter de la situation : au cours de l'été 1211, il fait alliance avec Simon de Montfort et se met au service de la croisade. La récompense ne se fait pas attendre : en mai 1212, Simon lui donne Saint-Antonin, qu'il vient de conquérir après de rudes combats. Guillaume de Tudèle s'installe alors dans la cité rouergate, où, grâce à Baudouin, il obtient de devenir chanoine. C'est alors qu'il a l'idée de composer un poème épique qui, remontant aux origines de la croisade, raconte ce qui s'est passé depuis le meurtre du légat pontifical Pierre de Castelnau en 1208. Au bout d'une centaine de *laisse*s, son récit rattrape ce qui se passe sous ses yeux, et qu'il relate désormais quasiment au jour le jour.

Et puis voici qu'il s'interrompt brusquement en juillet 1213, sans aucune raison apparente, alors qu'il parle des préparatifs militaires que fait le roi Pierre II d'Aragon pour venir au secours de son beau-frère Raymond VI et des autres princes occitans spoliés par la croisade. Peut-être Guillaume

de Tudèle a-t-il suivi Baudouin dans l'expédition meurtrière que ce dernier opéra en Quercy, et fut-il victime, en février 1214, de l'opération de représailles qui conduisit Raymond VI à capturer son frère et à le faire pendre pour haute trahison. Seule, en tout cas, la mort du poète paraît pouvoir expliquer qu'il ait si soudainement cessé d'écrire.

On imagine aisément qu'à vouloir raconter la croisade il se soit trouvé dans une position bien inconfortable. Homme d'église, il ne pouvait qu'être favorable à une entreprise qui visait à éradiquer du pays l'hérésie cathare. Celle-ci lui apparaît bien d'ailleurs comme une exécration folle, et ses partisans sont à ses yeux une « gent mécréante » complètement égarée. Il n'en condamne pas pour autant, en bloc, tous les Languedociens, dont il sait bien que dans leur grande majorité ils résistent à la croisade. Par ailleurs, Occitan d'adoption, il ne peut que pleurer sur les malheurs qui s'abattent sur le pays. Au total, s'il fait l'éloge des croisés, de leur chef Simon de Montfort, et naturellement de son protecteur Baudouin, c'est sans enthousiasme. Il lui arrive d'ailleurs de condamner au passage les exactions les plus spectaculaires commises par les croisés : ainsi le supplice de Dame Guirarde, la châtelaine de Lavaur jetée vivante dans un puits que l'on combla de pierres, est-il à ses yeux « un malheur et un crime ». La meilleure attitude à adopter face aux malheurs de la guerre, c'est, à ses yeux, de courber l'échine et de laisser passer la croisade... « Bien fol est celui qui tente d'y résister... »

Le continuateur : un génie anonyme...

Quand, et pourquoi, un autre poète décida-t-il de prendre le relais de Guillaume de Tudèle ? Et d'abord, qui est-il, ce continuateur qui, non seulement, va donner au récit une force incomparable servie par un style de très haute tenue, mais va modifier du tout au tout le regard porté sur les événements ? Ce n'est pas un mince paradoxe, que de voir un auteur au talent fort modeste comme Guillaume de Tudèle se nommer lui-même, alors qu'on ne peut mettre un nom sur celui qui, en poursuivant son ouvrage, le haussa au rang d'un incontestable chef d'œuvre.

Énigmatique silence, bien irritant pour les historiens, qui, dès la publication de la *Canso*, tentèrent d'identifier cet anonyme génie. Les hypothèses allèrent bon train. On pensa à quelque célèbre troubadour toulousain, Peire Cardenal, ou Guillaume Anelier, dont la *Chanson de la guerre de Navarre* rappelle étrangement par sa forme la *Chanson de la croisade albigeoise*. On songea aussi à un légiste qui fut consul de Toulouse, Bernard d'Ulmo, que la *Canso* met en scène sous le nom de « Maître Bernard ». D'autres avancèrent d'étrange façon le nom d'une poétesse quercynoise, Dormonde. Plausible, en revanche, la thèse la plus récente, qui propose l'excellent troubadour Gui de Cavaillon, dont on sait par ailleurs qu'il fut en 1216 parmi les seigneurs provençaux qui, soulevés contre la croisade, se rallièrent à Raymond le Jeune – le fils de Raymond VI – dont il devint le conseiller. Il est patent en effet, au vu des détails qu'il fournit, que notre auteur fit partie de l'entourage du futur Raymond VII, qu'il l'accompagna à Rome pour le concile du Latran qui se tint en 1215, qu'il fut à ses côtés l'année suivante lors de la libération de Beaucaire, puis en 1217 et 1218 lors du grand siège de Toulouse – celui où Simon de Montfort trouva la mort – et qu'il était à Toulouse encore quand la cité comtale, en juin 1219, se mit en état de défense contre l'armée du prince Louis de France.

C'est d'ailleurs sur ces préparatifs guerriers que s'interrompt la deuxième partie du poème, de façon tout aussi inexplicable que la première.

Le chant d'un patriote

Quel qu'il fut, l'auteur de la deuxième partie de la *Canso* a laissé en tout cas un monument littéraire d'autant plus remarquable qu'outre son indéniable souffle épique, il témoigne d'un engagement hautement proclamé. Certes, il n'est pas plus favorable aux cathares que ne l'était Guillaume de Tudèle ; il est même, apparemment, un bon et solide catholique, qui ne se prive pas de pieuses invocations à Jésus-Christ, à la sainte Trinité et à la Vierge Marie.

Mais il vit les heures les plus noires de toute l'histoire du Languedoc médiéval : celle de la conquête de son pays par la *Militia Christi*, la chevalerie du Christ recrutée dans le nord du royaume de France, mais aussi en Flandre, en Rhénanie, en Bavière et jusqu'en Autriche. Or face à l'invasion « étrangère », ce poète-là réagit en patriote. Le mot n'est pas anachronique. Il n'y a certes pas, alors,

pas plus qu'à aucun autre moment de l'Histoire, de nation occitane. Le Languedoc féodal est une mosaïque de principautés parfois alliées, souvent rivales. Mais l'agression, vécue comme une flagrante injustice, d'autant qu'elle s'accompagne de cruautés sans nom, soude les populations autour non seulement de leurs seigneurs légitimes, qui commandent la résistance armée, mais aussi de ce qu'il faut bien appeler des valeurs de civilisation.

Certes, Baudouin ne fut pas le seul traître à la cause des populations envahies : la croisade fut naturellement l'occasion de quelques règlements de comptes. Mais l'âpreté de la résistance de tant de villes et de châteaux assiégés, attestée par les chroniques, dit assez que les populations indigènes, toutes classes et toutes religions confondues, ont, dans leur grande majorité, fait front à la croisade. Or le poète qui écrivit la *Canso* a clairement exprimé ce qui constituait le principal ressort de cette volonté de résistance : le sentiment d'appartenance à une communauté qui se fondait sur un certain nombre de valeurs, liées aussi bien aux structures politiques et aux libertés parfois chèrement acquises, qu'aux idéaux qui constituent en toute société les horizons éthiques par rapport auxquels s'ordonnent les relations humaines, les conduites sociales, la morale publique, bref, tout un art de vivre spécifique. C'était cela, le bien commun qu'il y avait à défendre.

« Paratge » : le maître mot de la civilisation courtoise

Un mot résume ce bien commun. Malheureusement, il est aussi difficile à traduire que le sont, pour leur part, la *sehnsucht* allemande ou le *spleen* anglais. C'est *Paratge*. Il apparaît une cinquantaine de fois dans la *Canso*, et chaque fois dans un contexte qui montre à l'évidence qu'il est le maître mot d'un idéal collectif, et que le poète anonyme en fait l'allégorie majeure de tout un système de vertus et de valeurs qui s'organisent autour de lui, et qui fondent ce qu'on nomme traditionnellement la civilisation courtoise, cette culture occitane des XII^e et XIII^e siècles au cours desquels les troubadours engrangèrent l'une des plus riches moissons poétiques de tous les temps.

Il suffit de voir à quels mots *Paratge* est associé dans la *Canso* : *Mercès*, la générosité de cœur ; *Pretz*, le « prix », c'est-à-dire le mérite personnel et l'esprit chevaleresque ; *Dreits*, le bon droit ; *Dreitura*, la justice de la cause ; *Leialtatz*, la loyauté. En face, il y a *Orgolh*, l'orgueil, esprit de démesure, *Engans*, la mauvaise foi, *Failhimens*, la fausseté, *Desmesura*, la fourberie, etc. D'un côté, des allégories du Bien, de l'autre, des allégories du Mal. La *Canso* hausse naturellement la croisade à l'affrontement de ces valeurs et de ces contre-valeurs.

En ouverture de son récit de la bataille de Muret, qui vit en septembre 1213 la mort du roi d'Aragon et la déroute des Occitans coalisés, le poète prévient ses auditeurs : « Sachez-le, en vérité, toute l'humanité en fut diminuée, Paratge mort et exilé, toute la chrétienté en fut rabaissée et couverte d'opprobre. Ecoutez, Messeigneurs, comment cela est arrivé... »

On a vu que six ans plus tard, la mort de Simon de Montfort, le vainqueur de Muret, sonna l'heure de la résurrection : « Paratge resplendit et triomphe à jamais... »

Une patrie : le langage

L'idée que la croisade albigeoise, finalement victorieuse onze ans après la mort de Montfort, avait sonné le glas d'une civilisation chevaleresque, fut largement développée tout au long du XIX^e siècle par les historiens et les littérateurs en quête de fondements pour définir une identité occitane à la recherche d'elle-même. Les excès du lyrisme avec lequel cette démarche fut parfois conduite ont pu donner à penser qu'il s'agissait là d'une construction moderne, purement idéologique, et sans racines réelles. Voire, à la limite, d'un pur et simple mythe.

Il n'en est rien. Il suffit de lire la *Canso* pour s'assurer que les Occitans qui luttèrent contre la croisade eurent une véritable conscience nationale. Que le poète ait naturellement enjolivé les choses, qu'il ait brossé le tableau d'une civilisation occitane plus brillante, plus heureuse et plus soudée qu'elle ne dut l'être réellement, c'est dans l'ordre des choses. On dira même que c'était sa fonction de poète. Il reste qu'il s'est fait « l'écho sonore » d'un élan patriotique dont son temps n'offre guère d'autres exemples.

Que ceux qui ont lutté contre la croisade ne soient pas nommés eux-mêmes comme on les nomme aujourd'hui ne change rien à l'affaire.

Quand, le 1^{er} septembre 1220, le comte Raymond VI reconnaît aux consuls de Toulouse le

droit d'exercer des représailles contre les personnes qui avaient pris le parti des croisés, il sait parfaitement comment appeler ces « collaborateurs » qui méritent sanction ; il ne parle ni de Languedociens ni d'Occitans, mots qui n'existaient pas encore ; il dit tout simplement « les gens de notre langue ».

Simone Weil l'a parfaitement vu dans le fameux article qu'elle donna en 1943 aux *Cahiers du Sud* sous le pseudonyme d'Émile Novis : « Ils avaient même un mot pour désigner leur patrie : ils l'appelaient le langage ».

A lire

On peut lire la *Chanson de la croisade albigeoise*

– soit dans les trois volumes publiés aux éditions *Les Belles Lettres*. Il s'agit de l'édition du texte occitan et de sa traduction française par Émile Martin-Chabot (1957-1961).

– soit dans la poétique adaptation en alexandrins non rimés donnée en 1989 par Pierre Gougaud, pour la collection « Lettres gothiques » du *Livre de Poche* (avec le texte occitan de l'édition Martin-Chabot).